



« La liberté d'expression, langue commune des journalistes »

LA PROFESSION

Pour le journaliste

Anthony Bellanger,

le soutien aux journalistes montre que le monde entier défend la liberté d'expression.

● Interview, à Paris :
Martial DUMONT

Anthony Bellanger, vous êtes le secrétaire général adjoint de la Fédération internationale des Journalistes. Votre présence devant Charlie Hebdo, et celles de dizaines de journalistes, c'était important ?

C'est important, oui. Parce que ces événements tragiques impliquent toute la profession à travers le monde.

Tous les journalistes présents ont brandi leur carte de presse. Quel est le message ?

C'est pour montrer que nous défendons la liberté d'expression, tout simplement. Et la liberté de manière générale. Nous avons reçu des messages de soutien de partout dans le monde. Mercredi soir, place de la République, j'ai vu un élan incroyable de la part

des citoyens qui soutiennent la presse et la liberté. Dont Charlie était le phare. Quand *Charlie Hebdo* faisait quelque chose, on se disait "tiens, ils l'ont fait, on peut le faire aussi".

Ce qui s'est passé est odieux. De mémoire de journaliste, on n'a jamais vu ça...

Ce sont des amis que vous avez perdus ?

Je connaissais un peu Charb. Mais c'était surtout des gens que j'adorais voir dans Charlie, dans *Le Canard enchaîné*. Ils avaient le don, en quelques traits, de résumer un texte de 3 000 signes.

Ce que vous dites à tous les journalistes du monde aujourd'hui c'est que la haine ne passera pas, on continuera à se battre pour la liberté d'expression ?

On n'est pas dans un message politique aujourd'hui. On est là pour défendre une profession, tout simplement. En décimant une rédaction de telle manière, on s'attaque à la démocratie. Après, il faudra analyser les faits, essayer de comprendre ce qui s'est passé pour voir comment on peut réagir et faire face. Mais à l'heure actuelle, ce qui compte, c'est de fédérer la profession autour de la liberté de ton.

Il ne faut pas que les journalistes aient peur, c'est ça ?

Absolument ! Et c'est pour ça que nous recevons des messages de partout : de Tokyo, de Sydney, d'Afrique. Et tous nous disent la même chose : on vous soutient. Parce que la liberté d'expression, c'est une langue que nous avons en commun, que l'on soit en France, en Afrique, en Amérique latine. Je suis surpris

de l'énorme soutien. Mais en y réfléchissant bien, ce n'est pas surprenant.

On a entendu aussi dans la foule des journalistes appeler à soutenir Charlie en s'y abonnant. Charlie doit vivre...

La rédaction a été décimée, les pères fondateurs ne sont plus là. Mais, oui, il faut soutenir ce genre de journaux. Comme *Le Canard enchaîné*. Ce sont les aiguillons de la presse. Il y a une presse eau tiède, il y a une presse politisée, très politisée, voire même très puante, je n'ai pas peur de le dire. Et puis il y a les aiguillons, qui ne sont jamais là où on les attend. Ce qu'on vient chercher dans *Charlie Hebdo*, c'est ça. Ils arrivent à tourner en dérision des sujets qui sont pris au sérieux par les autres. Rien que pour ça, c'est excellent. ■

« Pour le journalisme, il y aura un avant et un après Charlie Hebdo »

Ricardo Gutiérrez, vous êtes secrétaire permanent de la FEJ, qui représente 300 000 journalistes dans 40 pays du continent européen. Êtes-vous inquiet pour votre métier ?

Au contraire, je suis très rassuré. C'est vrai, le drame a provoqué un émoi énorme. Mais on ne va pas se laisser abattre. Ils sont morts, se sont battus pour la liberté. Le meilleur hommage, c'est de nous montrer encore plus libres, plus démocrates.

Cette résolution n'est pas uniquement celle de votre corporation.

C'est éminemment rassurant : les mobilisations citoyennes ont lieu spontanément, partout dans le monde. Dans le malheur intense, c'est réjouissant car nous étions très abattus. C'est la meilleure réponse aux terroristes et aux 2^e lignes qui voudront, demain, reprendre la terreur à leur compte.

Y aura-t-il un avant et un après pour votre profession ?

C'est évident. Car c'est l'événement le plus gravissime dans l'Histoire du journalisme européen. Mais il y aura un effet positif : car ce n'est pas la liberté de la presse qui est touchée, c'est la liberté tout court. Les journalistes

ne mèneront pas un combat corporatiste. Je ne suis pas en train de demander la sécurisation des rédactions. Nous ne voulons pas de policiers devant les rédactions.

Ces derniers jours, on parle beaucoup de la liberté d'expression. La venue de Zemmour à Bruxelles a attisé ce débat. Mais est-ce le véritable enjeu ?

Je ne pense pas que la liberté d'expression soit en cause. Ce n'est pas l'enjeu. La fusillade est une attaque contre la société démocratique. À côté de la situation de la presse notamment dans les Balkans, Zemmour, c'est du pipi de chat. Lui et ses semblables se taisent actuellement mais les journalistes doivent être conscients qu'ils voudront attiser la haine.

Marine Le Pen arrive déjà avec ses idées de rétablissement de la peine de mort. Que faire face à ceux qui jeteront de l'huile sur le feu ?

Les journalistes doivent travailler sereinement mais s'attendre à ce que certains attisent la haine. Par notre travail, il ne faut pas le tolérer. Nous ne sommes ni combattants, ni revanchards. N'ayons pas peur. ■

J.R.